

Du provincialisme dans l'art

Autor(en): **Ségalat, Roger J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare,
Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles /
Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de
Documentation**

Band (Jahr): **48 (1972)**

Heft (1): **Begegnung mit dem Buch : vierundfünfzig Anmerkungen und acht
Zeichnungen = Rencontre avec le livre : cinquante-quatre essais et
huit dessins**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-770979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du provincialisme dans l'art

Le visiteur de passage dans le canton de Vaud y apprend la primauté d'un art parallèle dont il ne soupçonnait même pas l'existence dans la province ou le pays d'où il vient. On prônait chez lui les valeurs surréalistes, l'École de Paris, l'avant-garde russe, Rauschenberg ou Kelly, le pop art, le non-art, l'hyperréalisme.

En pays de Vaud, on lui oppose Burnand, qui peignit des labours dans le Jorat, Bosshard, qui faisait croire que les femmes étaient faites d'angles et non de courbes, Rouge et ses scènes mythologiques, et Rivier qui barbouilla l'aula du Palais de Rumine d'immenses trucs à la Puvis de Chavannes.

En pays de Vaud, l'art est autonome et local ou il n'est pas.

L'exposition en cours au Musée Cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, intitulée «Le musée en question(s)», entreprise pleine de bonne volonté destinée à montrer au public le fonctionnement des divers services d'un musée d'Etat, prouve par l'absurde que ledit musée, destiné en principe à la sauvegarde des trésors artistiques et à l'éducation du peuple vaudois, ne possède rien. On y chercherait en vain un Courbet ou un Renoir, un Delaunay ou un Braque, mais il regorge de mauvaises toiles d'inconnus dont le plus grand mérite est d'être nés vaudois. Et s'il prenait fantaisie au conservateur de mettre en vente l'ensemble de ses collections, la somme obtenue ne couvrirait probablement pas l'achat d'un bon tableau de Picasso ou de Ernst, qui pourtant ne coûtaient pas, il y a trente ans, autant qu'un Cuno Amiet.

Je n'ai pas l'intention de rabaisser les artistes vaudois qui ont existé ou existent, et qui ont peut-être, à l'exemple d'Auberjonois, souffert d'un injuste dédain du côté des Français ou des Suisses alémaniques. Et bien que nul ne soit prophète en son pays, il n'est que justice que les peintres et les sculpteurs vaudois soient appréciés, au moins chez eux.

Mais encore faudrait-il leur redonner une juste valeur, n'en point faire des maîtres ou des précurseurs. Dans l'échelle des arts, certes fluctuante mais où il se retrouve tout de même un certain nombre de degrés, un Bosshard n'atteint pas à la cheville de son contemporain Matisse. Il faut malheureusement 20 ans aux Vaudois pour s'apercevoir de ces vérités premières, et admettre un art qui n'a point pris naissance entre Morges et Henniez. Et lorsque, dans 10 ans, on saluera Brauner ou Vasarely comme de grands maîtres de la peinture moderne, une seule de leurs œuvres vaudra de nouveau plus que l'ensemble des collections du Musée de Lausanne.

Si, pourtant, une exposition montre au grand jour les trésors patiemment amassés par les collectionneurs, comme cela fut fait au Musée des Arts Décoratifs à Lausanne et à Paris, le public s'aperçoit qu'il existait, dans son sein même, un certain nombre d'hommes qui n'ont pas attendu que les tableaux de ceux qui sont devenus des peintres de renommée mondiale aient atteint des

valeurs inaccessibles pour vouloir en posséder. L'exemple de superbes collections constituées à très peu de frais n'est pas rare et les amateurs d'art ne sont pas, le plus souvent, les milliardaires que l'on croit. Nombre de galeries dignes de ce nom se battent sans grand profit financier depuis bien longtemps pour imposer en pays de Vaud la notion d'un art international, par opposition à la notion officielle d'un art local, et l'on devrait bien un jour récompenser Bonnier, qui montra à Lausanne le pop art 10 ans avant qu'on en parle, ou Engelberts, qui fit connaître Braque, Michaux ou Joseph Sima, tandis que les Musées retombaient régulièrement dans le piège de l'Association des femmes-peintres du Gros de Vaud.

Une bibliothèque qui ne contiendrait, de Ramuz à P.-L. Matthey, que des livres d'écrivains suisses serait tout à fait inconcevable. Il est curieux qu'on ne remarque point, au niveau des autorités culturelles du canton de Vaud, l'inconcevabilité d'un musée qui ne contient guère que des peintres et des sculpteurs vaudois. Si le Musée de Lausanne se remet en question, est-ce parce qu'il a pris conscience de sa misère?

Roger J. Ségalat

La vie et le livre

Un écrivain ne peut que souscrire à la réflexion de Mallarmé: *Le monde n'existe que pour aboutir au livre . . .* Ce qu'il y a d'apparemment excessif dans une telle prétention s'éclaire si l'on songe — et cette autre remarque est de Ramuz — *que rien n'existe qui n'a pas été dit*. Faudrait-il ajouter: *et imprimé?* Car les paroles sont légères comme le vent.

On nous assure aujourd'hui que l'homme vit sur notre planète depuis environ cinq cent mille ans. Que savons-nous des millénaires silencieux qui ne possédaient ni tablettes ni papyrus où consigner leurs pensées et leurs sentiments? Abolies toutes traces de leurs expériences. Un peu de poussière humaine mêlée à la glaise maternelle. Naufrages sans témoins de milliards d'aventures sur lesquelles nous avons tout juste le pouvoir de rêver.

Que resterait-il de notre singulière traversée de l'existence si l'écrivain n'avait le souci d'en fixer le souvenir essentiel dans les pages de son poème, de son roman, de son journal? La découverte du Nouveau Monde, les navigations des cosmonautes vers la lune n'ont de réalité permanente que grâce au scribe qui les grave dans la page consentante. Un visage traverse l'espace offert à son regard: il en note l'amertume ou la grâce avec la certitude de dérober au futur une part d'éternité. Il était perdu ce sourire d'une inconnue à peine deviné derrière la glace d'une voiture: Proust l'aura porté jusqu'au rivage où la mort n'a pas accès.